

Le plaisir de l'urbanisme

Ariella Masbounji

Grand Prix de l'urbanisme 2016

Sommaire

Préface

Pour une urbanité accueillante et visionnaire 8

par Emmanuelle Cosse

ministre du Logement et de l'Habitat durable

Débat du jury

À l'unanimité 10

Synthèse de la consultation

À la manière du colibri 13

Ariella Masbounji, Grand Prix de l'urbanisme 2016

Introduction

Une manière si singulière d'être urbaniste 20

par Alexandre Chemetoff

Le plaisir de l'urbanisme 22

par Ariella Masbounji

Positions

Les 10 leçons du projet urbain 46

La ville contemporaine, quelles perspectives? 70

— Grandes tendances de la forme
urbaine contemporaine en France 70

— Les temps de la ville 75

— Comment faire la ville pas ch... 82

Enseigner le projet urbain 86

**Les utopies urbaines
enrichissent les débats contemporains** 94

Dispositifs

Les ateliers «Projet urbain» 102

Les «5 à 7» du Club ville-aménagement 112

Les Matinées du CGEDD 120

Matériaux

**Trois disciplines
qui enrichissent la conception du projet** 128

— L'art fabriquant de ville 129

— La lumière au service des projets urbains 131

— Le paysage comme outil d'un renouveau
de la pensée urbaine 133

Projets urbains, laboratoire de la ville durable 135

La mobilité 140

Les grands territoires 143

Faire ville avec les lotissements 149

L'énergie 152

Les grands ensembles 156

**Un urbanisme des modes de vie :
projet urbain ou logiques de marché?** 160

Bien habiter la ville 162

Bibliographie 165

Une manière si singulière d'être urbaniste

par **Alexandre Chemetoff**,

paysagiste, architecte et urbaniste, Grand Prix de l'urbanisme 2000

L'intérêt de ce prix, ce qui lui donne un caractère particulier, différent des autres, réside essentiellement dans sa manière d'associer à une idée des hommes et des femmes. Plutôt que de les séparer pour mieux les distinguer, il les rassemble. On trouve ainsi réunis des maîtres d'œuvre et des maîtres d'ouvrage, des artistes et des théoriciens, des acteurs et des auteurs. C'est en cela que ce prix est urbain.

On peut le déplorer et penser que le prix devrait définir un idéal d'urbaniste. Heureusement, il ne le fait pas. Il ajoute chaque année un nouveau profil aux précédents. Il ne prétend pas dresser le portrait d'un héros mais dessine des figures qui représentent toutes à leur manière, un domaine de l'activité humaine que l'on nomme urbanisme.

On pourrait ainsi défendre l'idée que les urbanistes sont des passeurs. Leur talent est de faire connaître et reconnaître celui des autres, des hommes et des femmes en situation qui sont, grâce à l'attention qu'on leur porte, confortés et soutenus et deviennent ainsi meilleurs. Dans ce rôle-là, Ariella Masbounji est une évidence, elle qui a (re)inventé et fait vivre ce prix auquel elle accorde tant de prix; elle qui est urbaniste par vocation et qui a su faire exister cette multitude d'approches comme autant de possibles.

Ariella Masbounji a su porter l'urbanisme à la connaissance d'un bon nombre qui en ignorait l'existence même, mais aussi a révélé, pour chacun de ceux qui ont été désignés et récompensés, quelque chose de leur propre pratique dont ils n'avaient pas toujours pris la mesure. Au point de penser qu'elle aurait inventé le grand prix pour eux seuls, à leur image, comme une manière unique de mettre l'accent sur le caractère irréductible de leur démarche. Je peux ici témoigner de ma propre expérience. Lorsqu'elle m'avait encouragé à répondre favorablement aux



Ariella Masbounji
en juin 2016.

sollicitations d'un certain nombre de propositions en ma faveur et que je m'étais prêté au jeu. Je me souviens de ces moments comme une période particulièrement heureuse de mon existence.

Elle m'avait aidé à regarder en arrière d'une manière prospective, à revisiter certains épisodes et à donner un sens nouveau à une série d'actions. Je m'étais ainsi construit comme urbaniste et, continuant à faire ce que je faisais, je le fis cependant autrement grâce à la conscience que j'en avais acquise. Le mérite des grands prix n'est pas tant lié à ce qu'ils récompensent mais à ce qu'ils permettent. Ce n'est pas une médaille mais une porte ouverte.

En décernant ce prix à Ariella Masbounji, le jury l'accompagne jusqu'au seuil d'une nouvelle vie, semblable et différente, pour qu'elle nous étonne et nous surprenne encore par sa manière si singulière d'être urbaniste.

Le plaisir de l'urbanisme

par Ariella Masboungi

Manifester le plaisir de l'urbanisme, c'est insister sur une vision de la ville comme source d'enthousiasme, de créativité et d'action et non comme source de problèmes. Être urbaniste, c'est n'être spécialiste de rien, sinon du lien entre les hommes, les fonctions et les espaces : l'urbaniste est celui qui sait l'art de faire travailler ensemble tous les professionnels concernés par un projet urbain, que celui-ci porte sur un quartier, une portion de ville ou un grand territoire. Forte de cette conviction et jouissant du privilège d'être fonctionnaire, je crois avoir constamment inventé mon métier — un métier qui s'apparente à celui d'éclaireur et de passeur et consiste à montrer comment, à partir du réel, se fabriquent des concepts et des modes de passage à l'acte. Cela implique un travail de chercheur d'or : trouver des pépites dans la gangue de la multiplicité des expériences. La prospectiviste Édith Heurgon m'a beaucoup éclairée sur ma propre démarche en présentant le concept d'« optimisme méthodologique ». Cette démarche s'exprime à travers les conférences, débats, rencontres et ateliers que j'organise et anime, de même que dans les livres que je dirige¹... Et il faudrait sans doute s'appuyer désormais sur d'autres supports tels les réseaux sociaux et les nouveaux outils de dialogue et d'échange, à l'ère où le livre perd malheureusement de son audience — chose bien dommageable. Rien ne remplace en effet la rigueur d'un ouvrage qui permet de suivre un fil conducteur, ce que la culture Internet détruit pourtant par un simple papillonnage non structurant pour la pensée.

Ce métier, que je tente de renouveler en permanence, se fonde sur quelques principes et méthodes :

- l'invention vient du terrain, ce qui implique de profiter de toute occasion pour la repérer, jurys, voyages, rencontres, lectures... et arpenter le terrain, car rien ne remplace la perception réelle des lieux, atmosphères et ambiances ;
- mener en même temps action concrète et capitalisation/conceptualisation ;
- faire connaître les expériences pour changer le réel de la production urbaine ;



Beyrouth, surprises, ambiances dans un « bordel urbain ».

- pratiquer l'optimisme méthodologique et l'effort de communiquer ;
- proposer l'action (par exemple un atelier Projet urbain) avec la méthode et la gestion qui l'accompagnent. Il est assez rare d'essuyer un refus de la part des décideurs quand une action complète est proposée.

Identité

Née au Liban d'un père chrétien très occidentalisé et d'une mère issue de la diaspora juive européenne, je jouis de multiples identités qui s'assortissent fort bien.

Le Liban est un incroyable petit pays aux habitants étonnants d'inventivité et au sens collectif proche de zéro. Élevée dans le culte des valeurs françaises, j'ai longtemps rejeté les valeurs libanaises, mais je suis convaincue que ma vie professionnelle a toujours été étroitement dépendante de cette origine. D'autant que j'ai appris, après une longue bouderie, à aimer ce que je détestais au Liban : notamment une forme de bordel urbain avec ses multiples surprises, et surtout l'esprit d'entreprise et le tempérament de joueur poussé jusqu'à l'absurde.

Si je fais partie avec ma famille et mon mari des Libanais « ratés », dépourvus de dons pour faire fortune, peut-être par manque d'intérêt pour la chose, j'ai vraisemblablement puisé dans mon pays d'origine la capacité à inventer, à proposer, sans attendre que l'initiative vienne

[1] « 5 à 7 » du Club ville-aménagement, Matinées du CGEDD (Conseil général de l'environnement et du développement durable), ateliers « Projet urbain » et collection de livres éponymes. Voir *infra*, p. 102-125.

d'en haut. La convivialité, la curiosité et la culture des réseaux m'ont fait proposer des lieux de colloques et de débats où je reçois « à la libanaise », avec des invités compatibles, tentant de leur donner le sentiment d'être uniques, cherchant à trouver des liens entre eux et à les titiller sans les agresser pour que l'échange soit fécond.

Je suis par ailleurs très française, nourrie de littérature et de politique françaises dès mon adolescence. Émerveillée par la découverte de la France à l'âge de 17 ans, j'étais fascinée par les valeurs morales et égalitaires que me semblait représenter la France. J'ai rapidement désiré adhérer à cette nation qui était pour moi universelle.

PARCOURS

Ariella Masbouni est née en 1948 à Beyrouth, au Liban. Après des études d'architecture à l'université libanaise dont elle sort major, elle prolonge son parcours à Paris en urbanisme tout en menant parallèlement un DPLG à UP6 centré sur le paysage. À travers son sujet de diplôme au Liban, l'implantation d'un bâtiment de loisirs dans une station de sports d'hiver, elle abordait d'emblée l'architecture sous l'angle de la question urbaine, ce qui préjugea de la suite de son parcours. Sa première mission, chargée d'un dossier sur les lotissements à la DDE de Moselle (1975-1978), lui donne l'occasion de « labourer » le champ de la fabrique des lotissements en faisant fi des idées reçues. En résulte un *Guide technique des lotissements, L'espace collectif*, rédigé avec son mari, l'urbaniste Jacques Masbouni, qui met en avant l'articulation des logiques sectorielles et propose des solutions pour s'en affranchir. Le guide ne passe pas inaperçu. Il l'introduit dans un service déconcentré de l'administration centrale, le Service technique de l'urbanisme, à Paris, où elle se voit confiée une action de recherche et de promotion nationale sur la qualité des lotissements, avec Marie-Line Meaux. Dans ce cadre, elle copilote un nombre considérable de séminaires, d'études, de publications, dont un numéro spécial d'*Urbanisme* sur les lotissements, à la suite duquel elle intègre le conseil de rédaction de la revue — dont elle fait toujours partie aujourd'hui.

En 1980, elle passe le concours d'urbaniste de l'État. À nouveau major de sa promotion, elle choisit d'effectuer son stage au Centre d'études sur les réseaux, les transports, l'urbanisme (Certu). L'année suivante, elle bifurque plein Sud, à Marseille, où elle est missionnée auprès du directeur de l'agence d'urbanisme de l'agglomération sur trois dossiers stratégiques : la Zup 1, la Porte d'Aix et la requalification du terrain des abattoirs, avant de devenir directrice adjointe de l'Agence en charge des projets urbains : élaboration des projets de la

ville, conduite opérationnelle, réalisation d'outils pédagogiques, etc. Après ses armes forgées sur le terrain, elle est prête à capitaliser son expérience au sein de l'administration centrale. En 1992, Jean Frébault, directeur général de l'urbanisme et de l'architecture, également issu du monde des agences d'urbanisme, la charge de la mission Projet urbain — mission qu'elle mène jusqu'en juin 2016, d'abord avec Christian Devillers, puis avec divers « associés » : Mario Gandelonas, Michel Corajoud, Jean-Dominique Secondi, les frères Güller, etc. Durant ces dix-sept années d'atelier Projet urbain, elle n'a de cesse de repérer les innovations et de les faire connaître, pratiquant ce qu'elle appelle un « optimisme méthodologique ». Elle commence par monter sept ateliers Projet urbain et grands ensembles, puis cinq ateliers Ville-Architecture avec François Chaslin, avant d'installer la formule qui a fait le succès des ateliers : explorer des thématiques (« L'art contemporain pour faire la ville » « Faire ville avec les lotissements » ou « Ville et voiture ») en alternance avec l'étude d'agglomérations, en France (Rennes, Nantes, Saint-Nazaire, Amiens, Lille) comme à l'étranger (Bilbao, Gênes, Breda, Anvers, Lisbonne, Amsterdam), toutes villes résilientes qui ont su trouver les leviers de leur régénération et inventer des concepts et des modes de faire innovants.

À travers les ateliers (qui ont lieu à Paris pour les sujets thématiques et *in situ* quand il s'agit d'explorer une agglomération), elle tisse un réseau européen de professionnels, toutes disciplines confondues, engagés de près ou de loin, dans la transformation des villes et des territoires. Ce rôle de passeur — entre des professionnels d'horizons ou de pays divers, entre les élus et l'État, etc. —, associé à un talent inné pour la communication et la pédagogie, devient rapidement sa marque. Les ateliers Projet urbain s'imposent au fil des années comme un lieu de débat essentiel.

Formation

À 18 ans, j'ai intégré l'université libanaise après une année d'études de maths, où j'avais éprouvé un profond ennui à cheminer avec de purs matheux, pour entreprendre des études d'architecture. En guise d'introduction à la discipline, mon père, ingénieur-architecte, m'a accueilli dans son agence. À l'université, j'étais très intéressée par les cours de théorie, d'histoire mais aussi par le graphisme et la sculpture. Je fréquentais alors une bibliothèque américaine où j'ai dévoré les écrits de Frank Lloyd Wright, Richard Neutra et d'autres théoriciens de l'architecture. Frank Lloyd Wright m'a fait rêver d'une architecture poétique née du site et

Elle dirige également depuis 1998 le Grand Prix de l'urbanisme, lequel prime, chaque année, au terme du vote d'un jury souverain, une personnalité du monde de l'urbanisme (maître d'ouvrage, urbaniste, architecte, paysagiste, chercheur, etc.) sachant allier pratique et théorie et ayant la capacité de faire avancer la discipline. S'inspirant des Albums des jeunes architectes et des paysagistes (manifestation portée par le ministère de la Culture), elle contribue à la création du Palmarès des jeunes urbanistes qui, depuis 2005, repère, sur un rythme biennal, des urbanistes de moins de 40 ans portant une démarche inventive. Ateliers Projet urbain et Grand Prix de l'urbanisme donnent lieu à des collections de livres du même nom, publiés à présent aux Éditions Parenthèses.

Ariella Masbouni est membre du Club ville-aménagement depuis sa création en 1993 — club conçu par le sociologue François Ascher comme un moyen d'encourager l'expérimentation dans le champ de l'urbain, en créant les conditions d'une rencontre entre les mondes de l'aménagement et de la recherche. Dans ce cadre, elle s'attelle à des sujets tels que « Urbanisme des modes de vie », « Agir sur les grands territoires » ou « L'énergie au cœur du projet urbain » (qui ont abouti à des ouvrages publiés aux Éditions du Moniteur). Au club, elle dirige les « 5 à 7 », invitant des conférenciers de renom qui interpellent les aménageurs sur des thèmes de société.

En parallèle, elle s'implique dans l'enseignement : comme présidente à l'École de l'architecture de la ville et des territoires à Marne-la-Vallée (de 1999 à 2004) ; comme enseignante à l'Institut français d'urbanisme (dont elle est professeur associé de 2005 à 2014). Elle y a délivré un enseignement nourri de visites sur le terrain et de rencontres avec des professionnels.

Nommée en 2010 inspectrice générale du Conseil général de l'environnement et du développement durable (CGEDD), elle porte son expertise sur la faisabilité du projet transfrontalier autour de Genève (pour lequel elle propose le régime juridique d'opération d'intérêt international), sur les consultations urbaines dans le cadre de la mission en charge de la métropole Aix-Marseille-Provence, mais aussi sur des projets européens et une récente étude sur le commerce et la ville. Dès son arrivée au CGEDD, elle met en place un lieu de débat — les Matinées du CGEDD — pour explorer la manière dont l'aménagement impacte, et est impacté, par des enjeux aussi divers que l'énergie, l'agriculture, la sécurité, l'inondabilité, le commerce, etc. Outre les livres qu'elle dirige, elle collabore à un certain nombre d'ouvrages collectifs, surtout en France et en Italie ; elle publie de très nombreux articles dans des revues françaises, belges, italiennes et suisses (*Urbanisme*, *Traits urbains*, *Diagonal*, *A+*, *El País*, *La Vanguardia*, *Le Temps*) et est appelée partout en France et à l'étranger (Chine, Belgique, Italie, Norvège, Luxembourg) pour prendre part à des jurys. Elle a dirigé des débats pour Europan à l'international et donne de nombreuses conférences (aux États-Unis, en Belgique, en Italie, en Espagne, au Portugal, en Grande-Bretagne, en Hongrie, en Norvège, à Beyrouth), notamment dans le cadre d'un groupe de recherche à Princeton (Shanghai, Los Angeles) et des Ateliers de maîtrise d'œuvre urbaine de Cergy-Pontoise.

Elle poursuit aujourd'hui ses activités au sein du Club ville-aménagement en démarrant une étude sur « La ville pas chiant » et en continuant à concevoir et animer les « 5 à 7 ». Elle fait partie du cercle de qualité d'Euralens et sera, en 2017, titulaire d'une chaire universitaire à Bruxelles (BSI-Citydev.Brussels). Elle prépare un atelier Projet urbain à Berlin (avec Finn Geipel) qui se tiendra à l'automne 2017.

Leçon n° 1

De la vertu des catastrophes et de la volonté de changer d'échelle

Il faut souvent tomber bas, subir des bombardements, des crises économiques majeures pour oser un projet urbain ambitieux porteur de risques, financiers, politiques et sociaux. Les villes de la régénération urbaine — Gênes, Manchester, Bilbao, Beyrouth... — ont souvent « *le dos au mur* ». D'autres souhaitent changer d'échelle afin de compter dans le concert des villes qui gagnent, telles Nantes ou Breda. Comme la régénération urbaine, le changement d'échelle vise, bien entendu, la réussite économique parce qu'il est question aussi de préparer l'avenir des nouvelles générations. Parfois, comme à Barcelone, c'est la double motivation qui est le levier du projet urbain.

Une ville peut périr et perdre sa place dans le concert des villes. L'ouvrage de Jacques Attali, *Une brève histoire de l'avenir* (2006) en parle fort bien, montrant la succession des « villes-monde » et leur remplacement par d'autres. Le succès d'une ville est lié à sa créativité économique et culturelle à un moment clé de l'histoire. Ainsi en a-t-il été de Gênes, qui avait perdu 200 000 habitants en trente ans, avant de reconverter son vieux port et redorer son blason ou de Birmingham, au pied du mur suite à la perte de son levier économique fondé sur l'automobile, qui s'est dotée d'une vocation de tourisme d'affaires. La liste est infinie de ces reconversions réussies à l'instar de celle de Bilbao et de Barcelone. Aujourd'hui, d'autres villes, telle Detroit, perdent leur substance, rétrécissent, et cherchent leur nouvelle voie de manière inédite, notamment par l'agriculture en ville. Les centres-villes européens souffrent pour beaucoup d'entre eux, comme en Belgique, et s'évertuent à éviter la *downtonisation* à l'américaine. Les villes qui gagnent, elles, savent pertinemment que rien n'est jamais acquis et qu'il faut rester sur le qui-vive en se réinventant constamment. L'avenir est à elles.



Dans l'Emscher Park, la cokerie de Essen, illuminée par les plasticiens Jonathan Speirs et Mark Major, se reflète dans le bassin créé par l'ancien pont de grue, mettant en valeur la mémoire du lieu tout en le transfigurant.

L'Emscher Park, l'action face aux catastrophes économiques et écologiques

L'Emscher Park, dans la Ruhr — territoire de 70 km de long, 20 km de large — est marqué par l'industrie et, au début des années 1980, par un taux de chômage désastreux. Le territoire s'est alors donné pour objectif d'attirer les nouvelles économies et, pour ce faire, d'assumer complètement son identité industrielle, support de sa transformation en un lieu d'accueil d'activités culturelles, le support d'un parc. Assumer son identité s'imposait à son mentor Karl Ganser, haut fonctionnaire, patron de l'IBA et homme de vision. Le fait de nommer le territoire comme territoire de projet lui donne une existence, en appui sur la structure IBA (créée en 1989 pour une durée de dix ans) désignée par le Land et dotée des moyens d'assistance à maîtrise d'ouvrage pour dynamiser la reconversion.

Ainsi le parc Duisburg-Meiderich, conçu par Peter Latz, inaugure une nouvelle esthétique qui aborde le lieu dans sa spécificité. Les restes d'usines sont traités comme des œuvres d'art ou comme des éléments archéologiques. Nombre d'usines ont été converties en lieux culturels — avec une forme de brutalisme et en introduisant des équipements sophistiqués contemporains — et avec l'écologie

comme fil conducteur de la reconversion. Cela signifie ne pas construire sur un terrain vierge, réutiliser systématiquement les sites déjà urbanisés et les bâtiments, chaque fois que possible, ne pas construire de nouvelles infrastructures, régénérer les sols et rivières et, bien sûr, favoriser l'écoulement naturel de l'eau, les matériaux écologiques.

Le recours à l'art contemporain a été par ailleurs déterminant comme le montrent la mise en lumière de la mine de Zollverein, la reconversion du gazomètre d'Oberhausen en salle d'exposition qui a notamment accueilli une œuvre monumentale de Christo. L'art a joué ici un rôle inusité à cette échelle territoriale : il a introduit une lisibilité autour d'un axe majeur qui ordonne l'Emscher Park — la rivière, doublée de la route, de l'autoroute et d'un parc créé tout au long de cette rivière. Il est clair que cela a été coûteux, mais l'impact est immense par la valorisation du territoire et la dynamique économique qui, si elle est réelle, reste toujours à conforter. Construire des bâtiments aurait été hors de portée, surtout à cette échelle territoriale. L'Emscher Park est un exemple absolument unique au monde.

Leçon n° 2

La revitalisation urbaine comme levier de régénération économique et sociale

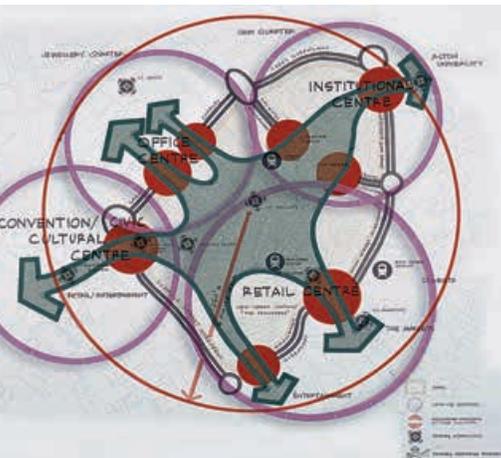
La capacité d'un projet urbain à établir un lien entre culture, qualité architecturale et urbaine et dynamisme économique est déterminante : *Good design leads to good economy.*

Les villes sont source de développement économique si elles sont dotées d'atouts en termes d'attractivité auprès des entreprises et des cadres supérieurs. C'est sans doute l'enjeu premier des villes d'attirer les richesses et elles y voient, du moins en Europe et dans le monde développé, la raison principale d'entreprendre des projets urbains d'envergure. Richard Florida, chercheur américain aussi connu que controversé, a popularisé la notion de classes créatives qu'il s'agit d'attirer non seulement par la qualité urbaine mais aussi par l'offre de loisirs culturels, la permissivité, la diversité, etc. Force est de constater que les villes engagées dans cette

voie ont renforcé leur attractivité économique en changeant d'image.

Cette approche se complexifie avec le foisonnement des startups comme à Berlin et à Amsterdam où, toutefois, se constate le fait que les startups et les lieux de *coworking* recherchent les lieux identitaires dans l'urbain et se concentrent dans les villes attractives, susceptibles d'attirer des créateurs, à condition que les pionniers ne soient pas délogés par une montée des prix des lieux qu'ils valorisent. Mais cela n'est pas toujours vrai et il n'y a pas de recette en la matière, l'immobilisme étant néanmoins une voie certaine pour péricliter.

À Birmingham, le projet urbain a consisté à créer des liens entre l'hypercentre et sa périphérie coupée par le *concrete collar* (anneau routier de 1 km de diamètre qui ceinturait le cœur de la ville). Des opérations urbaines ont été réalisées en surplomb de l'infrastructure, anticipant sa démolition et permettant de réanimer le centre et de l'agrandir, de 80 à 800 ha.



Bullring, à Birmingham, est un centre commercial d'une trentaine d'hectares qui surplombe et digère le périphérique. Il crée un lieu de centralité prolongeant et revigorant le tissu du centre-ville, réhabilitant une église patrimoniale et créant des continuités urbaines de plein air. (Hammerson et Land Security, opérateur).

Birmingham, projet urbain et économie

Birmingham, qui était sans doute la ville la plus laide d'Europe occidentale, est la deuxième ville du Royaume-Uni, ancienne ville industrielle, autrefois prospère, puis, comme ses voisines Manchester et Liverpool, frappée par une grave désindustrialisation. À quoi s'ajoutent des dommages très importants lors de la Seconde Guerre mondiale et des dégâts commis par les ingénieurs des années 1960, qui ont mal interprété les théories de Buchanan et sacrifié la ville à l'automobile. Birmingham fut ainsi coupée en son cœur par un périphérique de 1 km de diamètre. Le projet urbain visait à régénérer l'économie de la ville, à en faire un lieu de tourisme d'affaires. Il fallait donc beaucoup d'investissements publics au départ sur des équipements majeurs. Le privé a suivi très vite avec notamment la réalisation de nouveaux quartiers haut de gamme par des aménageurs privés qui ont joué la carte de la qualité. Birmingham semble avoir aujourd'hui retrouvé une place de choix dans l'échelle des villes britanniques. Son atout principal réside dans la force du partenariat

comme levier de projet urbain. Après avoir réussi des opérations urbaines de grande qualité, comme Brindley Place et The Mailbox, la ville a accueilli un centre commercial dans le centre-ville, sur 35 ha, qui surplombe et « digère » la coupure du boulevard périphérique et se relie étroitement aux rues existantes. L'icône en est le magasin Selfridges, dessiné par les architectes britanniques Future Systems, qui établit un dialogue inédit avec une église médiévale intégrée dans la composition. Il faut savoir que les Britanniques ont adopté une position très ferme en matière d'implantation de centres commerciaux par un processus qui rend quasi impossible leur construction en périphérie. Par ailleurs, l'impact des opérations commerciales régénératrices des centres-villes a été tel que nombre d'aménageurs privés et collectivités locales se sont engagés dans la même direction, laquelle consiste à rendre la ville plus attractive, notamment en termes d'équipements et d'espaces publics, pour attirer de tels investissements.

La ville contemporaine, quelles perspectives ?

Grandes tendances de la forme urbaine contemporaine en France

Il est souvent évoqué la perte des « modèles » en matière d'urbanisme. En effet, contrairement aux siècles précédents où la ville s'organisait autour de l'espace public, rues et places, par une architecture liée à des traditions, des matériaux, des styles (ce qui a créé l'unité-diversité ou encore les variations autour d'un thème à l'instar de la musique), ou encore du Mouvement moderne (Charte d'Athènes) qui a promu une théorie urbaine privilégiant l'hygiène, l'espace, la séparation des fonctions et le règne des objets architecturaux posés dans du « vert », notre époque est moins marquée par des théories, des modèles ou des conventions. L'architecture peut jouer librement par la richesse technologique qui lui a ouvert un potentiel infini, ce qui n'est pas toujours source de qualité faut-il reconnaître. Les modes de production de l'urbain faisant intervenir une multitude d'acteurs, le jeu du marché notamment, ont créé en Europe une sorte de ville générique notamment hors la ville constituée. Même en ville consolidée mais surtout dans la ville périphérique, voire dans la ville-territoire, les projets maîtrisés représentent une part infime de la production de l'espace urbanisé et les professionnels de l'urbanisme, concepteurs et aménageurs, n'interviennent que sur une portion congrue du territoire français.

Après ce préambule qui propose un raccourci forcément caricatural du contexte de l'urbanisme contemporain, on pourrait distinguer, de manière tout aussi résumée et sans doute réductrice, quatre tendances à l'œuvre aujourd'hui en France et ailleurs en Europe.



Val d'Europe, conçue sur la référence haussmannienne, dotée toutefois d'équipements publics contemporains, est sans doute la ville *New Urbanism* la plus importante au monde, après Celebration, ville réalisée par le groupe Walt Disney près d'Orlando, en Floride.

La tendance « rétro »

La référence majeure de cette tendance est le *New Urbanism*, théorie née aux États-Unis pour tenter de lutter contre l'espace indifférencié et déstructuré des villes américaines. Ce mouvement, qui a des échos internationaux, y compris en France, défend la création de nouvelles centralités, le retour à la marche à pied (au moins dans ces nouvelles polarités et dans les quartiers), une référence forte aux villes européennes, voire latines, avec des rues, des places à l'italienne, des axes, et une architecture néorégionale, ou néorurale, etc. La plus célèbre des réalisations est Celebration en Californie, réalisée par Disney. Mais on peut parler en France à grande échelle du secteur 4 de Marne-la-Vallée, ou de Port-Grimaud, et d'innombrables opérations urbaines de plus ou moins grande importance incluant les lotissements, les résidences de vacances, etc. Cette tendance « rassure » dans un monde inquiet de l'avenir.

La tendance « dixneuviémiste »

Cette approche est assez éloignée de la précédente tout en poursuivant le langage des rues et des places, des boulevards, du règne de l'espace public qui doit structurer l'espace urbain, créer des ossatures fortes qui prolongent les tissus existants. On poursuivra donc les trames existantes, jouant la greffe urbaine. Il s'agit, là aussi, de faire la ville sur la ville, de densifier les villes existantes, d'organiser leur extension, toujours avec un souci des traces laissées par le tissu urbain, l'histoire du parcellaire, le relief, le paysage. Ce n'est pas une tendance nostalgique comme la précédente car elle ne copie pas les formes architecturales du passé. Elle est très accueillante à l'architecture contemporaine qui doit



Masséna, Paris-Rive gauche secteur 1 (Roland Schweitzer, architecte coordinateur).

toutefois dialoguer avec l'existant. On trouve de très nombreux exemples en France : les premières phases de Paris-Rive gauche, Lyon Confluence, la ZAC Reuilly à Paris, etc.

La 3^e ville

Ce terme est emprunté à Christian de Portzamparc, Grand Prix de l'urbanisme 2004 et Pritzker Prize 1994. Elle signifie la création d'une ville qui prolonge les qualités de la ville historique et de la ville consolidée, lesquelles privilégient l'espace public par rapport à l'architecture. Il s'agit

Le mode de conception d'Alexandre Chemetoff sur l'île de Nantes crée diversité et surprises en mêlant l'existant reconfiguré et le neuf organisé en lien avec la Loire.



Boulogne-Billancourt invente le macro-lot, nouveau type d'îlots qui mêle divers programmes, et pour lequel les VEFA (ventes en état futur d'achèvement) se généralisent.

de prolonger le tissu existant en continuité urbaine ou dans les interstices de la ville existante (qui évolue constamment), mais aussi d'intégrer les acquis du Mouvement moderne (lumière, espace, vues, jeu libre de l'architecture) pour créer des espaces urbains qui fabriquent de la ville, de la rencontre, tout en répondant aux besoins des individus que le sociologue François Ascher qualifie « d'hypermodernes¹ ». Le quartier Masséna Paris-Rive gauche illustre fort bien cette approche.

Même s'il n'utilise guère ce terme de 3^e ville, Alexandre Chemetoff révèle une démarche similaire qui joue avec le contexte, l'existant, pour le reconformer et l'aménager, en s'appuyant sur les fondements du lieu, du bâti, de la friche végétale. Il offre ainsi une reconfiguration qui donne sens aux lieux futurs préparant également un mariage des âges de la ville, chose perdue par l'appétence de notre époque à réaliser des quartiers neufs d'un seul tenant qui vieilliront au même rythme.

Nombre d'autres tentatives sont à l'œuvre dont le « macro-lot » avec des bonheurs inégaux.

La ville du règne de l'architecture

Cette tendance est portée notamment par des architectes vedettes comme Rem Koolhaas (auteur d'Euraille et grand théoricien de l'architecture). Elle peut être présente dans le règne des macro-lots et des pièces urbaines. Elle est aussi largement portée par la critique architecturale qui défend l'exceptionnel, le spectaculaire, la rupture avec l'existant, le visible.

[1] François Ascher précise le concept d'hypermodernité qu'il s'est approprié poursuivant la thèse d'Anthony Giddens selon laquelle nous aurions atteint un nouveau stade de la modernité. Il insiste sur la question de la multiplicité du choix qui est, d'après lui, la clé d'entrée la plus significative pour comprendre l'évolution des sociétés modernes.

Les utopies urbaines enrichissent les débats contemporains

On ne rendra jamais assez hommage à Françoise Choay pour avoir retrouvé, révélé, publié les utopistes urbains du XIX^e siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, notamment dans son ouvrage culte *Utopies et réalités* (1965). L'introduction du livre précise ceci :

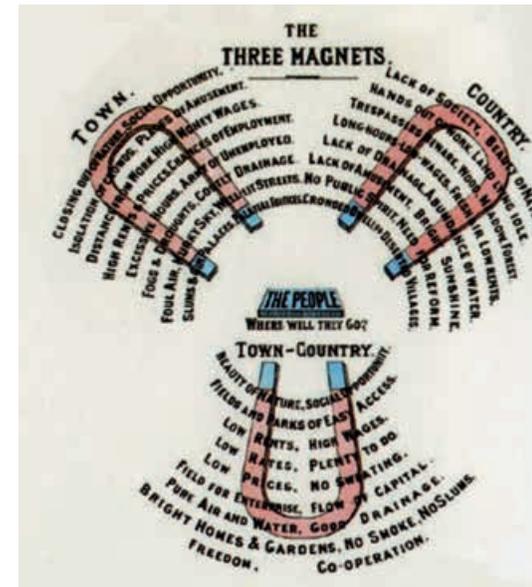
« Ces théories reposent d'abord sur une lecture critique de la ville classique, éclairée par le nouvel ordre économique émergent qu'est le capitalisme et son cortège de mutations sociales et territoriales : l'îlot mono-fonctionnel, le quartier d'affaires, la gare, l'automobile... La ville classique apparaît inadaptée. Cette nouvelle donne inspire techniciens comme artistes d'une vision fantasmagique d'un avenir meilleur dans un territoire idéal; la ville, support et produit de l'activité humaine, est un fait culturel. Cette conscience révèle le possible de tous les rêves, toutes les utopies, mais fait également apparaître l'imbrication étroite entre projet urbain et projet sociétal. »

Considérant indispensable de communiquer ce savoir à mes étudiants en l'appuyant sur les propos et les projets souvent théoriques des utopistes, j'ai tenté de construire un cours sur le sujet introduisant les différentes approches du projet urbain. Ce savoir serait précieux à diffuser auprès des professionnels qui l'ignorent assez fréquemment, alors qu'il alimenterait le plus grand nombre des débats contemporains. Parlons-en !

Utopie urbaine et utopie sociale

Lier urbanisme et société est un truisme illustré par nombre d'utopies urbaines. Comment ne pas citer Tony Garnier (1869-1948) dont la Cité industrielle s'inspire du phalanstère de Charles Fourier qui proposait un dispositif expérimental à la fois spatial et social regroupant des classes sociales, âges et fortunes variés sur des sites précis, près d'un cours d'eau, avec une terre arable, proche d'une grande ville.

D'autres conjuguent les deux approches en les liant intrinsèquement : l'urbaniste britannique Ebenezer Howard (1850-1928) dont l'idéal de cité-jardin est fondé sur une vision communautaire de la société fuyant



Frank Lloyd Wright invente en 1930 la Broadacre City, qui offre à l'individu un contact direct avec la nature, tout en lui faisant bénéficier d'unités urbaines plus denses, où se concentreront commerces et services. Une ville sans limites, qu'il appelle *the disappearing city*, garante, selon lui, de la démocratie.

Ci-contre, concept de cité-jardin défini par Ebenezer Howard.

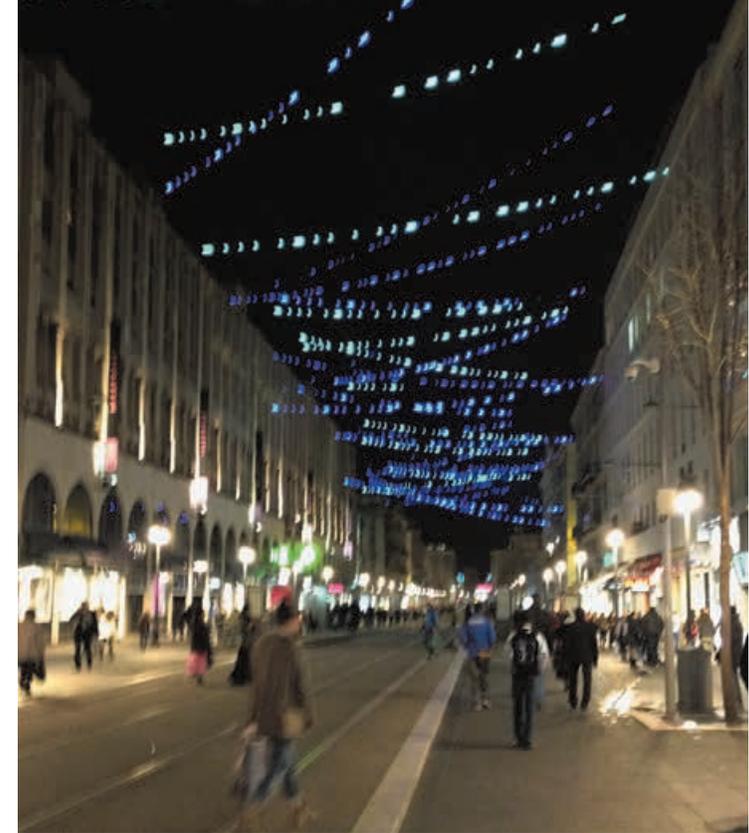
l'enfer des villes industrielles; ou l'architecte et théoricien autrichien Camillo Sitte (1843-1903) qui plaidait pour redonner au promeneur la poésie et la surprise nées de la complexité des tissus historiques et considérait que la ville était une totalité culturelle au service du groupement humain. Le sociologue britannique Patrick Geddes (1854-1932) défendait, quant à lui, un lien fort entre processus social et forme spatiale — un engagement traduit par Françoise Choay en ces termes : « La ville est un objet socialisé qui dialogue avec une société, non avec les spécialistes; c'est l'essence du progrès démocratique. Elle n'est pas réductible à des fonctions vitales, à la reproduction aveugle d'un état existant, ou à un modèle utopique quelconque. La ville est une langue vivante, qui doit être intelligible car une autre voie est possible. »

Densité et (in)sécurité

La densité comme solution à tous les maux, notamment celui de l'insécurité, est le leitmotiv de Jane Jacobs (1916-2006), philosophe urbaine qui a prôné la rue et la densité comme règles de la vie urbaine intense, du lien social et de la sécurité, car, disait-elle, « les yeux des bâtiments surveillent la ville ». À l'inverse l'architecte Frank Lloyd Wright (1867-1959), également théoricien et concepteur urbain, a développé le projet de Broadacre City, qu'il appelait aussi « The Disappearing City », défendant l'idée selon laquelle le rapport à la nature et à l'espace vide garantissait la sécurité face à la ville dense dangereuse.

Trois « disciplines » qui enrichissent la conception du projet

Enrichir les champs disciplinaires de la conception urbaine par l'art contemporain, la lumière et le paysage, relève d'une approche cumulative et partenariale. Si les paysagistes peuvent être souvent des urbanistes à part entière et si certains concepteurs lumière s'engagent dans l'aménagement urbain, les artistes en sont les plus éloignés et se plient moins aisément aux demandes exigeantes du projet urbain. La lumière rejoint l'approche artistique et le concepteur urbain peut développer des postures artistiques, tel Jean Nouvel à Morat, en Suisse, pour l'Expo 02, faisant amerrir son monolithe sur le lac de Neuchâtel comme un objet mythologique, proposant à une cité médiévale un dialogue magique entre patrimoine et modernité. La grande opération de l'Emscher Park dans la Ruhr, elle, met en valeur de nouveaux monuments créés par l'art, surplombant les terrils, et confère ainsi lisibilité et identité au territoire ; elle marie paysage, lumière et art, au service d'une stratégie urbaine et culturelle puissante. Si ce cas reste unique et idéal, il n'en montre pas moins la pertinence de la concentration des talents sur un territoire.



«Toit bleu» créé par Yann Kersalé sur l'avenue Jean-Médecin, à Nice, œuvre en lien avec le parcours du tramway.

L'art fabriquant de ville

L'artiste contemporain se propose de « montrer » le monde et de questionner ses valeurs fondamentales. Critique, il peut révéler des fractures sociales et des contradictions et se mobiliser sur des questions écologiques.

Comment l'artiste peut-il intervenir dans le projet urbain ?

Deux modes sont envisageables : l'intervention sur l'espace public — le cadre est donné par l'existant ou par un projet — ou la conception urbaine à part entière — l'artiste est alors associé à la conception du projet, pour, au-delà de la « pose » d'une œuvre, concevoir l'espace dans son entier tel l'exemple sans doute unique de l'Axe majeur de Cergy-Pontoise confié à l'artiste Dani Karavan.

L'action artistique peut :

- structurer, construire des continuités identitaires sur les repères principaux de la ville contemporaine (voies, espaces publics, voies d'eau...);
- donner sens à des termes parfois tombés en désuétude — clôture, repère, porte, frontière...;

« Hors du musée, dans l'espace urbain, la société marchande dicte ses lois, la laideur guette à chaque pas : impossible d'escamoter la question de la beauté, même si nous ne savons pas la définir. Juxtaposer une médiocrité à un ensemble médiocre, un objet kitsch à une laideur ambiante, c'est perdre toute capacité d'étonner. Travailler pour la rue demande à l'artiste de descendre de son piédestal, oser risquer, avec humilité. »

Daniel Buren, plasticien



Rue Nationale à Paris 13^e
(Christian de Portzamparc, arch.) : la reconfiguration redonne au grand ensemble figure et structure urbaine sans démolition, illustrant le propos de Christian de Portzamparc sur la troisième ville. Des pavillons sont ajoutés le long de la rue Nationale et un *no man's land* est transformé en jardin.

Les grands ensembles

Grands ensembles : donner des références

La dénomination « grands ensembles » désigne à la fois une forme (les barres et les tours), une mesure (plus de 500 logements), un mode de financement par les processus complexes du logement social, une implantation (le plus souvent la périphérie des villes), un zonage, une absence de mixité sociale et fonctionnelle, des situations de coupures urbaines multiples, un mode de conception inspiré fortement du Mouvement moderne, avec des équipements prévus mais rarement réalisés dans leur globalité. Le tout exigerait au moins trois notions dans toute autre langue. Par exemple en anglais : *grand scheme* rend compte d'une forme architecturale, *low cost housing* ou *moderate rental housing* décrivent la fonction de logement social et seraient traduits en français par HLM, *high rise estate housing* ou *multi storey flats* (Grande-Bretagne) ou *blocks* (États-Unis) évoquent la taille du quartier ou la hauteur des bâtiments.

Cette dénomination désigne aussi une époque de l'urbanisation en France, des années 1960 à la fin des années 1970, un modèle largement décrié — mais encore en cours dans bien des pays. Ces « années béton » ont construit de nombreux quartiers pour accueillir la demande forte d'un habitat à coût modéré. Les grands ensembles ont pour trait commun de voir le jour dans des contextes où le contrôle de l'État est fort. Et ces formes architecturales partagent, quel que soit le pays, une massivité et un lien avec une situation de crise et d'urgence.



Rejet et modes d'action étatiques

Le rejet des barres et des tours est la partie la plus évidente du malaise suscité par une forme urbaine et architecturale qui a pourtant fait l'objet d'un accueil enthousiaste. Mais très rapidement, vers les années 1970, suite au départ de la classe moyenne qui a facilité le processus de paupérisation, cette forme urbaine en rupture totale avec l'urbanisation pavillonnaire galopante perd son crédit d'origine et se voit refuser le statut de ville, pour revêtir l'appellation de « cité » assez peu élogieuse dans l'imagerie populaire.

Des propos à l'emporte-pièce qualifient cette architecture de « criminogène ». Pourtant, beaucoup de grands ensembles, en particulier ceux qui ne relèvent pas du logement social et sont dotés, eux, de tous les équipements et services prévus, sont partie intégrante des villes et ne posent guère de problèmes.

La constante des opérations à problèmes est leur enclavement tant en termes physiques qu'en matière de transports, de services et de modes de peuplement. Autre dysfonctionnement majeur, leur manque de mutabilité interdit toute implantation non prévue, toute initiative. L'absence de parcellaire à la bonne échelle (les grands ensembles constituent souvent une seule grande parcelle), le propriétaire unique ou le faible nombre de propriétaires (généralement les bailleurs), la rigidité du bâti, la présence éventuelle de copropriétés en mauvais état et bien d'autres raisons concourent à une dégradation, physique, urbanistique, sociale et économique des grands ensembles.

Quai de Rohan, à Lorient : la plus spectaculaire réalisation de remodelage de l'agence Castro-Denissof qui fabrique de la structure urbaine. L'opération a consisté à couper une barre, à écrieter des immeubles, à retrouver des perméabilités, à régénérer l'architecture par des rajouts d'oriels porteurs de valeurs d'usage. Le tout est accompagné d'actions socio-économiques qui donnent sens à l'action urbaine.

Bibliographie



Direction d'ouvrages

Collection «Projet urbain et grands ensembles»

Direction de l'architecture et de l'urbanisme (DAU)

Avec Véronique Berrien

- N° 1, *Diversifier les grands ensembles*, avril 1992
- N° 2, *Accessibilité et désenclavement : facteurs de transformation urbaine*, 1992
- N° 3, *Commerces, équipements et services*, décembre 1992
- N° 4, *La maîtrise d'ouvrage*, mars 1993
- N° 5-6, *La pensée urbaine*, novembre-décembre 1993
- N° 7, *Communiquer le projet urbain*, 1994

Collection «Ville-Architecture»

DAU

Avec Frédérique de Gravelaine

- N° 1, *Urbanisme français, Six relectures*, mars 1996
- N° 2, *Urbanisme français, Nouvelles lectures*, juin 1996
- N° 3, *Libérer l'îlot?*, janvier 1997
- N° 4, *La ville de l'Âge III*, novembre 1997
- N° 5, *Bordeaux, agglomération, Un projet urbain pour le territoire*, mai 1998

Collection «Projet urbain»

DAU

Avec Michel Sarazin

- N° 1, *L'îlot parcellaire a de l'avenir*, octobre 1994
- N° 2, *Tisser la ville*, janvier 1995
- N° 3, *La ville hors la ville*, mars 1995
- N° 4, *Stratégique, l'espace public*, mai 1995
- N° 5, *La technique au service du projet*, septembre 1995
- N° 6, *Les infrastructures comme architecture urbaine*, décembre 1995
- N° 7, *Centralités en périphéries*, février 1996
- N° 8, *Périphérie maudite ou splendide*, mai 1996

Avec Jean-Denis Espinas

- N° 9, *Réinsérer les grands ensembles*, octobre 1996
- N° 10, *Stratégies urbaines et grands ensembles*, mars 1997
- N° 11, *Villes et grands ensembles, Barcelone, Berlin, Madrid, New York*, septembre 1997

Avec Jean-Denis Espinas en alternance avec Frédérique de Gravelaine

- N° 12, *Rennes, De la planification au projet urbain*, février 1998
- N° 13, *Patrimoine et modernité*, août 1998
- N° 14, *Barcelone, la deuxième renaissance*, septembre 1998
- N° 15, *Faire la ville sur la ville*, décembre 1998
- N° 16, *Amiens, une ambition réaliste*, avril 1999
- N° 17, *Saint-Nazaire, assumer sa modernité*, juillet 1999
- N° 18, *Renouveler l'urbain*, septembre 1999
- N° 19, *Les faubourgs, laboratoires de ville*, mars 2000

- N° 20, *Lille-Roubaix, L'action urbaine comme levier économique et social*, mai 2000
- N° 21, *L'IBA Emscher Park, un anti-modèle*, septembre 2000
- N° 22, *Chantier Rome*, décembre 2000

La Documentation française/DGUHC

Avec Frédérique de Gravelaine

- N° 23, *Bilbao, La culture comme projet de ville (édition bilingue français-espagnol)*, 2001, rééd. en 2005 aux Éditions de La Villette (épuisé)

Éditions de La Villette/DGUHC

Avec Frédérique de Gravelaine

- N° 24, *Penser la ville par le paysage*, 2002 (épuisé)
- N° 25, *Penser la ville par la lumière*, 2002
- N° 26, *Nantes, La Loire dessine le projet*, 2003
- N° 27, *Penser la ville par l'art contemporain*, 2004 (épuisé)
- N° 28, *Gênes, Penser la ville par les grands événements*, 2004
- N° 29, *Penser la ville heureuse, Renzo Piano, la Cité internationale de Lyon*, 2005
- N° 30, *Régénérer les grands ensembles*, 2005
- N° 31, *Birmingham, Faire la ville en partenariat (édition bilingue français-anglais)*, 2006

Éditions du Moniteur/DGUHC, puis DGALN

- N° 32, *Faire ville avec les lotissements*, avec Frédérique de Gravelaine, 2008
- N° 33, *Breda, Faire la ville durable*, avec Frédérique de Gravelaine, 2008 (édité également en anglais).

- N° 34, *Barcelone, La ville innovante*, avec Frédérique de Gravelaine, 2010
- N° 35, *Bien habiter la ville*, avec Sylvie Groupeff, 2010
- N° 36, *Dessine-moi une ville*, avec Jean Audouin, 2010
- N° 37, *Anvers, Faire aimer la ville*, avec Jean Audouin, 2011
- N° 38, *Projets urbains durables : stratégies*, avec Sylvie Groupeff, 2012
- N° 39, *Estuaire Nantes – Saint-Nazaire, Écométropole, mode d'emploi*, avec Jean Audouin 2012
- N° 40, *(Ré)aménager les rez-de-chaussée de la ville*, avec Sylvie Groupeff, 2013
- N° 41, *Le Projet urbain en temps de crise, L'exemple de Lisbonne*, avec Antoine Petitjean, 2013

Éditions Parenthèses/DGALN

- N° 42, *New York, réguler pour innover, Les années Bloomberg*, avec Jean-Louis Cohen, 2014
- N° 43, *Ville et voiture*, avec Mathis Güller, Nicolas Segouin, et Antoine Petitjean, 2015
- N° 44, *Le Génie d'Amsterdam, Opportunité, agilité, inventivité*, avec Antoine Petitjean, 2016

Collection «Grand Prix de l'urbanisme»

DGUHC, puis DGALN

Avec Jean-Denis Espinas et François Chaslin

— Christian Devillers, 1998

— Philippe Panerai et Nathan Starkman, 1999

Avec Jean-Denis Espinas

— Alexandre Chemetoff; Manuel de Solà Morales, Prix spécial du jury, 2000

— Jean-Louis Subileau, 2001

— Bruno Fortier, 2002

Avec Élisabeth Allain-Dupré

— Michel Corajoud, 2003

— Christian de Portzamparc; Bernardo Secchi, Prix spécial du jury, 2004

Avec Olivia Barbet-Massin

— Bernard Reichen;

Àlvaro Siza, Prix spécial du jury, 2005

Éditions Parenthèses/DGALN

Avec Olivia Barbet-Massin

— Francis Cuillier, *L'intimité avec un territoire*, 2006; Jean Frébault, Prix spécial du jury

— Yves Lion, *Aucun territoire n'est désespéré*, 2007

— David Mangin, *La Ville passante*, 2008

— François Ascher, *Organiser la ville hypermoderne*, 2009

— Laurent Théry, *La ville est une figure libre*, 2010

— Michel Desvigne, *Le paysage en préalable*, 2011; Joan Busquets, Prix spécial du jury

— François Grether, *La ville sur mesure*, 2012;

Hommage à Marcel Roncayolo

— Paola Viganò, *Métamorphose de l'ordinaire*, 2013

— Frédéric Bonnet, *Extension du domaine de l'urbanisme*, 2014

— Gérard Pénot, *La ville au corps à corps*, 2015

Hors collection

Revue *Urbanismes & architecture*/DAU

— 15 projets urbains qui valent le voyage,

tiré à part du n° 252 de la revue *Urbanismes & architecture*, 1992

Direction de l'architecture et de l'urbanisme

— *Comprendre, penser, construire la ville*, avec Cécile Maillard, rééd., Michel Sarazin, coord., 1993

— *Marseille Euroméditerranée, un nouvel imaginaire de la ville*, 1994

La Documentation française

— *Fabriquer la ville, Outils et méthodes : les aménageurs proposent*, avec Alix Hoang, 2001

Éditions du Moniteur

— *Projets urbains en France/French Urban Strategies*, 2002 (adaptation parue au Japon éditée par le chercheur Motoki Toriumi)

Auteur

Direction de l'aménagement foncier et de l'urbanisme

— *Guide technique des lotissements, l'espace collectif*, avec Jacques Masbounji, 1978

Aux Éditions du Moniteur, coll. «Ville-Aménagement»

— *Un urbanisme des modes de vie*, avec Alain Bourdin, 2004

— *Construire un projet de ville, Saint-Étienne «in progress»*, avec Frédérique de Gravelaine, 2006

— *Agir sur les grands territoires*, avec David Mangin, 2009

— *L'Énergie au cœur du projet urbain*, 2014

Direction de l'architecture et de l'urbanisme/Ministère de l'Équipement, des Transports et du Tourisme

— *Plans et dessins, L'expression graphique des projets urbains*, avec Bert McClure, 1997

— *Public-privé, quel aménagement pour demain?*, avec Jean-Michel Roux, 1995

— *Partenariats dans cinq opérations d'aménagement*, avec Jacques Pastorello, 1993

Contributions

(sélection)

— «Qualité et faisabilité font-elles bon ménage?», in *L'Aménageur urbain face à la crise de la ville*, actes des entretiens de l'aménagement du Club ville-aménagement, Lille, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 1997

— «La question des temps pour l'urbaniste», in Thierry Paquot (dir.), *Le Quotidien urbain, Essai sur les temps des villes*, Paris, La Découverte, 2001

— «L'approche urbaine de l'artiste Miguel Chevalier», in *Miguel Chevalier 2000-2008*, Blou, Éditions Monografik, 2008

— Pierre Laconte (dir.), *La Recherche environnementale et urbaine : le cas de Louvain-la-Neuve (Belgique)*, Lyon, Éditions du Certu, 2009

— Julien Damon (dir.), *Des villes à vivre*, Paris, Odile Jacob, 2011

— «Bases solides et fronts froids, Qu'est-ce qui se passe actuellement dans les rez-de-chaussée urbains?», *Bauwelt*, n° 211, septembre 2016

— «Inscrire dans le marbre les leçons de la consultation urbaine Aix-Marseille-Provence», in Laurent Théry (dir.), *La Métropole par le projet. Aix-Marseille-Provence*, Marseille, Parenthèses, 2016